

JUAN BAS

VADE RETRO DIMITRI

Extrait de la publication

ROUERGUE
noir

Présentation

Réflexion faite, Pacho Murga coulait des jours bien tranquilles aux Canaries, dans la prison de Salto del Negro, établissement aux prestations dignes des geôles de l'époque victorienne. Et notez bien que c'est pure inadvertance s'il a sauvé la vie de Dimitri Urroz, le mafieux russe, fils d'un enfant de la guerre civile espagnole exfiltré vers l'Union soviétique. Cela n'a pas empêché l'ineffable Dimitri de s'enticher de lui. Adopté comme portebonheur par ce mangeur d'huîtres sociopathe, voilà Pacho embarqué à son corps défendant dans une folle équipée entre une Espagne où aucun démon n'a jamais trouvé le sommeil et la Russie où cohabitent le vingt et unième siècle, le Moyen Âge et la préhistoire. Il n'y manque ni les flingueurs de l'ETA reconvertis dans les basses oeuvres du crime organisé, ni les affidés de l'Opus Dei, ni même les siamois, anciennes gloires du cirque devenus rois de la pègre. Mais surtout il y a l'imprévisible Dimitri.

Russe et Navarrais, donc doublement fou et exponentiellement dangereux, il va jouer de la vie de Pacho comme de l'un des soldats de plomb qu'il trimballe toujours au fond de ses poches. Une danse macabre orchestrée avec un humour corrosif par un maître du polar espagnol.

Juan Bas

Écrivain espagnol né à Bilbao en 1959, Juan Bas est un auteur de polars consacré par plusieurs prix outre-pyrénées (notamment le prix Euskadi 2007 pour *Voracidad*). Son livre *Scorpions pressés*, publié chez Gallimard dans la série noire (2005) mettait déjà en scène le personnage de Pacho Murga.

Du même auteur

Scorpions pressés, Gallimard, 2003

© Titre original : *Ostras para Dimitri*

© Juan Bas, 2012

© Ediciones B, S. A., 2012

© Éditions du Rouergue, 2013, pour la traduction française

ISBN : 978-2-8126-0538-3

www.lerouergue.com

Juan Bas

VADE RETRO DIMITRI

Traduit de l'espagnol
par Karine Louesdon
et José María Ruiz-Funes Torres

roman

ROUERGUE
noir

À ma chère amie Tatiana Pigarova.

« Il y avait des canaris qui retournaient dans la cage,
oui, mais il y avait aussi des crabes qui jouaient leur va-tout
et leur dernière carte, avançant en terrain découvert
en quête de leur ultime aventure. »

David Torres, *Niños de tiza*

« L'horreur et le rire sont des frères incestueux. »

Guillermo Saccomanno

« Do you think that I care for *my* soul
if my boy be gone to the fire ? »

Alfred Tennyson, *Rizpah*

PREMIÈRE PARTIE

Chiens bipèdes ou Les incarnations du kitsch

« Avant d'être oubliés, nous serons changés
en kitsch. Le kitsch, c'est la station de correspondance
entre l'être et l'oubli. »

Milan Kundera, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*

1

Faire la manche à Gotham City

Le salaud de même m'a bien accroché le mollet, et avec quelle hargne. Le petit nuisible ne se contente pas d'une morsure, d'enfoncer quelques secondes ses dents noircies dans ma chair. C'est un professionnel : il tient sa proie et ne la lâchera pas. Une douleur aiguë et profonde m'électrocute l'épine dorsale. Si l'on me mettait une ampoule dans la bouche, elle s'allumerait.

Je hurle.

La décharge d'adrénaline me donne le tournis, mais sert aussi de palliatif à ma gueule de bois carabinée selon le principe suivant : lorsqu'on vous marque au fer rouge, votre rage de dents cesse momentanément de vous faire souffrir.

La grande bacchanale débridée a eu lieu hier, en réalité aujourd'hui, jusqu'à l'aube. J'ai une terrible casquette qui lacère mes tempes et mon âme, et a emporté ce qui me restait de confiance en moi. Elle s'accorde à merveille avec la peur extrême qui me paralyse, une panique constante qui maintient mes yeux ouverts, au point que mes muscles faciaux

s'ankylosent et qu'une expression d'épouvante s'empare de mon visage.

À mon hurlement, un miniclébard fouille-merde, qu'une séance de toilettage a transformé en personnage de cauchemar à la guimauve, prend peur, glapit, bondit du buste panoramique de sa volumineuse maîtresse – une étagère sur laquelle un ours de l'Oural en hibernation tiendrait sans problème – et, affolé, se précipite sur la chaussée à sept voies, trois de chaque côté et une au milieu pour les conducteurs les plus aguerris. Le trafic est intense. Le chien réussit à passer entre les roues des deux premières voitures, mais pas de la troisième. Il fut un temps, pas si lointain, où la mort de ce répugnant roquet m'aurait fait de la peine. Plus maintenant. Le peu de capacité de commisération dont je dispose encore est dévolu à ma personne, et jusqu'à l'*overbooking*.

Le cri d'horreur de la tétonnière, qui voit son épouvantail bouffeur de chattes se faire écraser, couvre ma propre manifestation de douleur.

Sur ces entrefaites, l'enfant cannibale n'a pas lâché l'affaire, c'est-à-dire ma jambe ; il est consciencieux ; c'est un perfectionniste promis à un bel avenir de génocidaire ou de tortionnaire si personne n'y remédie à temps, et à coups de rédemption éducative ou, à défaut, de plomb.

Pour achever le carnage comme il se doit, il a d'abord relevé la jambe de mon pantalon et, avant de se faire les dents – sa petite bouche doit puer le tombeau frais – sur ma chair trémulante, a agrippé mon mollet avec ses serres aux ongles longs et ornés de crasse. Si je ne pérís pas saigné à blanc, ce sera d'une infection : terrassé par le tétanos, ou après m'être fait amputer la jambe à la scie dans une course contre la gangrène.

Me voilà donc traînant ce satané gamin pendu à mon mollet, tel le prisonnier traîne les fers qui l'enchaînent au boulet. Car il se trouve que durant cette très longue morsure, j'ai continué de marcher clopin-clopant, sans trop savoir si c'était pour me dégager de la bestiole ou tout simplement paniqué par la cruelle attaque. Une scène digne d'un gag de dessins animés de la Warner, mais pas de la réalité ; si tant est que l'on puisse appeler réalité cette situation délirante et ce décor de grand-guignol.

Ma course claudicante me permet au moins d'échapper à la grosse furibarde, qui barrit tout en me chargeant dans un brimbalement de nichons. Je déduis de cet élan d'hostilité qu'elle me tient pour responsable du décès de son simulacre de canidé. Elle est si embarrassée par ses morbides adiposités que, pourtant encombré d'un avorton carnassier, je lui mets un dixième de verste dans la vue et évite ainsi de me faire exécuter en application du talion, écrasé par sa masse.

Le gamin est une sorte d'albinos, sa tête laiteuse brille dans la nuit comme si elle était faite d'une matière radioactive. Il exhibe de rares cheveux et son crâne est couvert de pustules galeuses ; un parfait bouffon, qui me rappelle ceux de Velázquez.

Je soumets à examen la possibilité de balancer dans la drôle de tête du tendre sauvage – tendre, seulement en âge, le phénomène doit avoir cinq ou six ans – un bon coup avec mon pied libre et de l'envoyer valdinguer sur le large trottoir mais, considérant le fait que l'immonde Boris et moi-même sommes en permanence surveillés par deux hommes de Dimitri et par ceux des siamois, j'y renonce. Je sais maintenant de quel bois Dimitri Urroz se chauffe avec ceux qui maltraitent les enfants.

Pourquoi le dangereux bambin m'a-t-il attaqué avec autant d'acharnement et de rage ? Eh bien, pour une bagatelle, pour une raison à la con : un foutu billet de dix roubles, sans la moindre valeur, que j'ai réussi à quémander avant lui. Le petit vorace avait aperçu comme moi le donateur en puissance, mais j'ai été le plus rapide. Et mon concurrent carnivore n'accepte pas l'issue de notre duel de crève-la-faim. Il veut le billet. Un peu qu'il le veut, le fils de pute.

Je me rends.

Au change, un euro vaut environ trente-cinq roubles, le prix, par exemple, d'un paquet de Marlboro *made in Russia*, c'est-à-dire hautement toxique.

Mettant un terme à ma pitoyable claudication – je vais m'évanouir de douleur d'une seconde à l'autre –, je fais une boulette avec le billet de dix roubles et, dans l'espoir de l'éborgner, je vise l'un de ses yeux fiévreux de nyctalope, lesquels n'ont pas cessé de me fixer depuis qu'il a planté ses dents dans ma jambe.

Je l'ai touché entre les sourcils.

La boulette de dix roubles roule sur le trottoir.

Le carnivore arrête de me mordre, lâche ma jambe et court à quatre pattes derrière l'argent ambulant ; un instant, j'ai même cru qu'il aboyait. Il l'attrape d'un coup de dents, s'assoit sur son arrière-train, sort le billet de sa bouche et le défroisse avec ses griffes ; il est si avide qu'on dirait qu'il va trouver dedans le meilleur bonbon de la terre, goût os.

Je m'éloigne le plus vite possible du petit anthropophage, des fois que le maigre butin que nous nous disputons lui semble minable et qu'il tente de revenir à l'attaque pour procéder à la mise à mort et au dépeçage.

J'essaie de reprendre mon souffle près des bâtiments, juste devant l'un de ces établissements d'un goût plus que douteux

saturés de couleurs et de lumières agressives. Et je m'apprête à évaluer la gravité de la blessure. La morsure s'est tuméfiée, elle saigne. À sa vue je grince des dents ; la plaie ouverte d'un lépreux n'aurait pas pire aspect. Aussitôt, les gorilles foncent sur moi, deux parallélipèdes de type armoire à glace à quatre portes, qui font office de vigiles devant le énième casino, salle de loto ou bar à puttes qui foisonnent dans cette rue. Sans parler des clubs de sport. Il y a un paquet de clubs de sport. Je suppose que les innombrables gorilles postés devant chaque entrée les fréquentent pour se maintenir en forme. C'est-à-dire pour pouvoir, d'une seule main, démonter la tête du premier venu.

Pour couronner le tout, je suis devenu sourd. Chaque établissement est doté de haut-parleurs qui donnent sur la rue et diffusent à pleins tubes une musique infernale. Tels qu'ils sont placés, les uns à côté des autres et sans solution de continuité, les bruits se chevauchent. C'est insupportable et ça me tape sur les nerfs.

Les sosies de King Kong se frappent le torse et montrent les dents, ou c'est tout comme, pour que je dégage séance tenante du morceau de jungle qu'ils gardent.

Je reviens au milieu du trottoir, toujours aussi essoufflé. Pas de mendiant à dix mètres à la ronde. Peut-être vais-je pouvoir faire la manche pendant quelques secondes, voire quelques minutes, sans subir les engueulades ou les agressions de rigueur. En fait, le plus difficile ici, ce n'est pas tant de recevoir l'aumône des passants, bien que leur extirper un misérable rouble s'avère une tâche ardue. Ces ignares au visage sculpté par l'abrutissement ont le cœur confit dans une solution composée à parts égales d'alcool à brûler et de saumure, et quand ils mettent la main à la poche, c'est pour se gratter les couilles. Le plus dur, en vérité, c'est déjà d'y parvenir : à faire la manche. Cette longue

rue surpeuplée et truffée de tripots de plaisance attire des centaines de mendiants de toute robe et de tout pelage. Qui, tous, rappellent en obéissant à une logique erronée : si les gens qui fréquentent cette artère ont assez de liquide pour l'engager dans des dépenses aussi superflues que le jeu et les spectacles érotiques, ils peuvent bien leur céder un peu de cet argent, même si eux, en échange, n'ont rien d'autre à proposer que le dégoût qu'ils inspirent ou, dans le meilleur des cas, la peine.

Le contingent le plus important, dans cette armée de nécessiteux, est constitué par le bataillon des poivrots baveux. La plupart bafouillent des mantras de demeurés, et tous titubent et boivent au goulot une vodka de piètre qualité, cette gnôle déprimante autant qu'insipide propre aux *moujiks*. Nombreux sont aussi les ivrognes aveugles aux yeux brûlés par l'alcool frelaté au méthanol. Certains offrent leurs orbites oculaires vides à la vue – des autres, très mauvaise blague –, sans les cacher derrière des lunettes noires, ou même un bandeau de type préfusillé, composant un tableau épouvantable.

Après les ivrognes, l'essaim le plus fourni est celui des enfants, parfois très jeunes. Seuls, toujours. Tels des rongeurs, ils trottaient entre les jambes des passants et tirent sur leurs vêtements jusqu'à obtenir une pièce, une tape ou une bonne raclée.

Ensuite il y a les vieux, et ce n'est pas parce qu'ils sont décrépits qu'ils sont moins agressifs.

Et pour finir, les monstres et les infirmes. Un mélange de *Freaks* de Tod Browning et de *Los Olvidados* de Buñuel.

Tous les visages possibles de l'adversité ; une grande fresque de la misère et de la désolation humaines ; un spectacle on ne peut plus désagréable et antiesthétique dont je fais partie et, qui plus est, en tant qu'étranger.

Ainsi donc, chaque mendiant a gagné son morceau de trottoir à l'issue d'une charge à la baïonnette ou appartient à un réseau organisé disposant de protecteurs déterminés dont le rôle est d'empêcher que l'exercice de l'industrie de l'obole soit perturbé. Pour autant, la souveraineté sur chaque pouce de trottoir conquis s'exerce dans le pur style de la loi du plus fort, et sans aucun ménagement.

Jusqu'à maintenant, dans cette singulière ruée vers l'or, je suis tel un Jean sans Terre, et outre la morsure, j'ai récolté une paire de gifles bien senties, un coup de pied au cul et quelques crachats pour avoir mendié en territoire étranger.

La quête se fait au pas – pour ceux qui peuvent marcher, rouler ou ramper –, chacun arpentant son domaine qui, étant donné la surpopulation mendicante, n'excède pas cinquante mètres carrés. Les infirmes, eux, quémangent à l'arrêt, debout de préférence, dussent-ils utiliser un échafaudage, ou à moitié affalés au sol. Ce que ne tolère pas l'expéditive police russe – ici on appelle les flics *musora*, « ordures » –, c'est que l'on fasse la manche à la façon européenne, assis contre un mur ou en installant son campement à un angle stratégique. À moins de gagner ce privilège par des bakchichs réguliers.

Dans cette ville on peut tout obtenir, absolument tout, même le plus inimaginable : il suffit de payer.

Personne ne joue de la flûte ou d'un quelconque instrument, à vrai dire on ne l'entendrait pas dans le vacarme de la rue, quand bien même il s'agirait du fracas d'une grosse caisse, du son obsédant d'une *txalaparta*¹ ou de celui, lançant, d'une cornemuse galicienne.

1. *txalaparta* : instrument de musique traditionnelle basque composé d'une ou plusieurs planches posées sur des supports (paniers ou tréteaux), et sur lesquelles on frappe au moyen de bâtons.

S'il est permis de faire la manche à toute heure, c'est la nuit que les mendiants pullulent. Ils apparaissent au coucher du soleil, tels les vampires et autres bestioles noctambules. Le fameux vers de Góngora semble avoir été composé *ex professo* pour ces loques de caniveau : « Infâme foule d'oiseaux nocturnes. »

Comme je l'ai déjà indiqué, maintenant et dans ce secteur, il n'y a pas la moindre vermine quémandeuse en vue. Si ça se trouve je viens de dénicher une place libre, une parcelle sans propriétaire où je vais pouvoir planter mon drapeau et sauver ma nuit.

Et ma vie.

L'occasion est chauve et a un sourire de clown.

Pour Jacques Tourneur, il n'y a rien de plus effrayant que d'entendre la sonnette de sa porte à minuit et de découvrir sur le seuil un clown impeccablement habillé et maquillé, sérieux et immobile.

Je me compose ma meilleure expression de tristesse et de désolation, et je tends la main à tout passant que je croise. Je n'ai plus besoin de faire mine de boiter. La morsure me brûle. Je ne peux pas tomber plus bas, à moins de creuser.

Au bout d'un long moment, je n'ai obtenu que quelques pièces : deux de cinq roubles et trois de un rouble. Et depuis que j'ai commencé à mendier à la va-comme-je-te-pousse, je n'ai même pas rassemblé deux cents roubles.

Je suis foutu.

Je remarque que les poils de ma nuque – les seuls cheveux qui me restent – se hérissent à mesure que ma peur croît.

Soudain, j'entends parler espagnol, fait plutôt rare dans ces contrées. La dernière braise d'espoir se transforme en timide flamme que je m'apprête à raviver.

C'est un petit groupe d'une demi-douzaine d'Espagnols déguisés en touristes d'après le ridicule uniforme globalisé. Les six individus, plantés sur le trottoir, hésitent devant l'entrée d'un casino dont la façade arbore le fuselage bleu ciel métallisé de Mazinger Z, un robot haut de deux étages, réplique d'un vieux dessin animé japonais ; une bonne image pour un mauvais rêve. Je m'approche timidement d'eux. Vu leur petite taille et le volume généreux de leur tête, il se pourrait qu'ils viennent d'Estrémadure : des mangeurs de pois chiches, et donc des gens arides que les problèmes de digestion rendent irascibles.

Il me paraît déplacé de tendre une main ou de joindre les deux dans un geste mélodramatique. Je choisis ce qu'il y a de pire : j'élève mes griffes à la hauteur de mes épaules, paumes en avant, comme si j'annonçais le deuxième avènement du Christ. Je me rappelle alors ce que dit Bogart, au début du *Trésor de la Sierra Madre*, quand il demande de l'argent à John Huston en personne. Des mots qui m'ont l'air tout à fait appropriés pour aborder ces ploucs.

– S'il vous plaît, messieurs, dames. Mes amis. Un petit quelque chose pour aider un compatriote en difficulté, loin de sa patrie, et qui est tombé bien bas.

Le groupuscule de misérables têtards éleveurs de gorets me scrute un instant avec un mélange de dégoût et de frayeur. Après quoi, ils s'agglutinent pour mieux fermer leur cercle d'iniquité – telles les roulottes d'une caravane de quakers assiégés par les Sioux –, me tournent le dos et me laissent tomber. C'est incroyable. Les fils de pute. Je m'éloigne de cette racaille mesquine d'un pas titubant, sonné par l'humiliation. *Quel dommage*^{*1} !

1. Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.